

Saigo Takamori

(1827-1877)

le dernier Samouraï

Le souffle épique du film de Tom Cruise « Le dernier Samouraï », sorti dans nos salles de cinéma en ce début d'année, provient sans doute du fait que dans cette œuvre esthétique et puissante la réalité rejoint la fiction. Les spectateurs se sont en effet passionnés pour l'histoire de ce héros authentique qui fut vraiment « le dernier des Samouraï ». Voici le récit du défi qui lui fit perdre ses rêves et sa vie... Par Roland Habersetzer

Il y a dans le Parc d'Ueno à Tokyo, à quelques pas des boulevards où se presse la foule, sur une petite éminence appelée « la colline des fleurs de cerisier » (Sakuragaoka), une imposante statue de bronze. Elle représente un homme approchant la cinquantaine d'une carrure encore, debout dans ses sandales de pailles, serrant un Katana contre son flanc gauche et tenant la laisse de son chien de la main droite. Ses yeux semblent animés d'une énergie farouche. Elle représente Saigo Takamori, général d'armée de l'empereur Mutsuhito, homme d'état à l'aube de la Révolution Meiji (1868) qui allait bouleverser le Japon traditionnel.

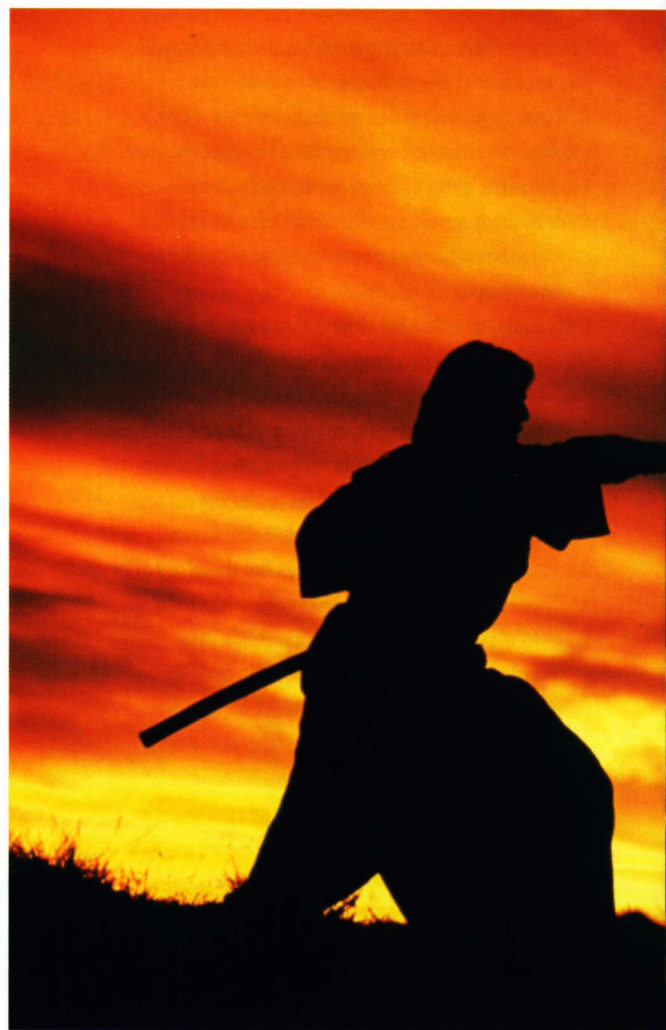
LE GÉANT DE KAGOSHIMA

Saigo Takamori était originaire de la grande province de Satsuma, dans l'île de Kyushu. On s'y trouvait loin du pouvoir central, que ce fut celui du Shogun ⁽¹⁾ à Edo (par la suite Tokyo) ou celui de l'Empereur à Kyoto, et le clan des Shimazu, qui en étaient les maîtres, était largement connu pour son sens de l'indépendance. Le fief était peuplé d'environ 600 000 habitants, dont 40 % de Samouraï (une proportion qui s'éleva jusqu'à 70 % dans la ville même de Kagoshima, où naquit Saigo), dont beaucoup vivaient pauvrement, dans des conditions matérielles pas plus enviables que celles de la masse paysanne écrasée par les taxes. Saigo naquit dans l'une de ces familles de Hizasamurai (rang inférieur dans la hiérarchie de la caste samouraï) où les vertus de courage et d'indépendance étaient associées à celles de frugalité et d'intégrité. Il était l'aîné de 7 enfants et hérita de son père d'une taille et d'une corpulence hors du commun à cette époque : il pesait plus de 120 kg qu'il mobilisait avec une incroyable énergie, un cou de taureau et des épaules immenses ! Sous des sourcils broussailleux dardait un regard de feu. A l'école, on l'avait surnommé « grand dadaï » (udo), ou « gros yeux » (omedama). En fait, malgré des jambes épaisses comme des piliers, il était encore capable dans les dernières années de sa vie de grimper allègrement les pentes de la montagne en compagnie de ses chiens. Jeune, il fut remarqué pour son esprit

d'entreprise et devint tout naturellement le chef d'un groupe de jeunes gens issus comme lui de familles samouraï. Caractère fort, indépendant, batailleur, doué d'un magnétisme attesté par les nombreux témoignages de ceux qui eurent affaire à lui, Saigo étonnait aussi par de grandes qualités humaines, incluant une joie de vivre et un solide bon sens. Bref, un homme « entier », d'une grande gentillesse à l'égard

ROLAND HABERSETZER

Roland Habersetzer est professeur d'histoire et 8^è Dan de Karaté et Shihan (Japon), il dirige le « Centre de Recherche Budo » ainsi que « L'Institut Tengu » à Strasbourg (Site : www.karate-crb.com). Il a consacré un chapitre de son livre « Les Paladins du Soleil Levant, Ronin et Samouraï célèbres » (Amphora, 1988) à Saigo Takamori intitulé « Le dernier des Samouraï ».



de tous, absolument pas calculateur. En 1851, alors que Saigo eut 24 ans, Shimazu Nariakira prit la direction du clan Satsuma après deux années de disputes pour la succession. Saigo Takamori en fut très heureux, car il était tout à fait en accord avec le nouveau Daimyo ⁽¹⁾, un homme qui affichait son indépendance par rapport au Shogun Tokugawa et proclamait son intention de moderniser son fief. Il conçut en réalité une véritable admiration pour son Daimyo, qui l'emmena dans sa suite jusqu'à Edo, dans un périple qui dura plusieurs mois. Par la suite, Takamori fut souvent chargé par son maître de missions secrètes concernant ses manoeuvres dans la succession shogunale annoncée. Ainsi, à l'aube de sa trentaine, le géant de Kagoshima eut de nombreuses occasions de fréquenter aussi bien la capitale impériale de Kyoto que les quartiers généraux du Bakufu ⁽¹⁾ à Edo. Il était devenu l'agent de confiance de son Daimyo, lorsque celui-ci mourut brutalement. Choqué, il voulut le suivre dans la mort, suivant l'ancienne pratique du Junshi⁽¹⁾. Mais le prêtre Gessho, un ami de Kyoto, l'en dissuada. Ironie du sort: peu de temps après, Gessho dut fuir la police du Shogun qui l'avait condamné à mort. Takamori le recueillit à Kagoshima, et les deux amis décidèrent de se suicider



Statue de bronze célébrant le grand Saigo Takamori, exposée au parc d'Ueno à Tokyo.

ensemble. Ils embarquèrent sur un bateau traversant la baie de Kagoshima, écrivirent leurs poèmes d'adieu, et... sautèrent par-dessus bord. Alerté par le bruit, on les récupéra, trop tard cependant pour Gessho que l'on ne put ramener à la vie ⁽²⁾. Toute sa vie Saigo célébrera en larmes l'anniversaire de la noyade de son ami. Et il écrivit, vingt ans plus tard, dans une sorte de brouillard mystique à base de Zen et de néo-confucianisme, que lui aussi était bien mort au cours de cette nuit terrible...

Le nouveau chef du clan Satsuma, Hisamitsu, le condamna à l'exil dans une île loin au sud de Kyushu, pour avoir été trop près de Shimazu Nariakira et avoir trempé dans des menées anti Bakufu. Il fut pardonné en 1862 mais... repartit six mois plus tard pour un nouvel exil sur l'île d'Osima pour avoir à nouveau contrarié le Daimyo conservateur de Satsuma! Il profita de ces années d'inactivité, avec beaucoup de stoïcisme et de maîtrise de soi, pour lire, faire des poèmes et progresser dans l'art de la calligraphie. Une nouvelle fois Hisamitsu, sollicité par les amis de l'esprit rebelle, pardonna en 1864. Saigo se lança alors ouvertement dans une activité politique intense dirigée contre le pouvoir du Shogun. C'est lui qui arrangea, en 1866, la réception à Kagoshima du Premier Ministre britannique, Sir Harry Parkes, le gagnant à ses vues en faveur d'un seul pouvoir dans

son pays, celui de l'empereur. Le Japon était alors entré dans une phase tout à fait décisive de son histoire.

RESTAURATION MEIJI: LE MONDE CHANGE

3 janvier 1868. Après de nombreuses tractations et pressions, Tokugawa Keiki, quinzième Shogun de la lignée, accepta d'annoncer officiellement à ses Daimyo assemblés qu'il abandonnait sa charge pour la remettre entre les mains du nouveau et très jeune empereur, Mutsuhito, quinze ans. Celui-ci annonça aussitôt qu'il se passerait désormais de Shogun. Après près de sept siècles de pouvoir monopolisé par le Shogun, remisant l'empereur à une fonction purement honorifique, c'était là une révolution! Celle-ci passa dans l'Histoire sous le nom de « Restauration Meiji » (l'ère des Lumières), qui mettait fin à une longue histoire japonaise figée ⁽¹⁾. Un nouveau Japon, moderne, allait en sortir dès la fin du XIX^e siècle. Cela ne pouvait pas se faire sans heurts. Pourtant Saigo, confiant en l'empereur, commença à croire au renouveau de son pays: c'est lui qui en 1868, à la tête de 5 000 Samourai loyalistes de Satsuma, de Choshu et de Tosa, mit fin au soulèvement de 20 000 guerriers fidèles au seul pouvoir shogunal, et qui aurait pu changer la suite de l'Histoire. Un formidable train de réformes balaya alors l'ancien Japon, économiquement et socialement, sur

*Le statut
de
samouraï
fut
supprimé,
ce qui
précipita
dans le
chômage
deux
millions de
samouraï*

► le thème « un état prospère et une armée forte » (Fukoku Kyohei), en copiant le modèle étranger. Le tournant de Meiji fut brutal pour quantité d'esprits, qui n'avaient rien demandé, et qui désiraient que l'on ne touche pas aux coutumes et à l'éthique anciennes. Le statut de Samouraï fut supprimé, ce qui précipita dans le chômage deux millions de Samouraï, l'élite de la nation, dans une gêne très vite visible. On leur proposait bien de s'enrôler dans la nouvelle armée, en échange d'une solde... Mais la Tradition était bafouée, le monde s'écroulait. Le nouveau Japon créait l'amertume et très vite la révolte. La nouvelle équipe gouvernementale qui conseillait le jeune empereur voulait aller très vite dans les changements. Dès 1869 Omura Masajiro fut chargé de poser les fondements d'une nouvelle armée japonaise dotée d'un équipement moderne acheté à l'étranger, et entraînée dans un premier temps par des instructeurs européens richement payés (notamment prussiens). Omura fut peu après assassiné, mais Yamanaga Aritomo reprit la même idée d'une armée de conscription nationale. Que devenait Saigo ? Après avoir triomphé du soulèvement hostile à l'empereur, il était retourné vivre à Kagoshima, longtemps sourd à tous les honneurs envoyés par la cour impériale, consciente de ce qu'elle lui devait. Il finit cependant par accepter une charge dans le nouveau gouvernement. Il avait alors 43 ans, et se trouvait être le plus vieux de l'équipe. On le mit à la tête des 100 000 hommes de la Garde Impériale, qui était encore exclusivement recrutée dans l'ancienne classe militaire des Samouraï. Une concession à la Tradition, qui pouvait encore tout arranger. Saigo fut nommé en 1872 général en chef de

toutes les forces armées du pays et on pouvait alors croire encore que l'esprit samouraï, farouchement défendu par Saigo, s'était fondu dans cette nouvelle armée sans les heurts que l'on avait eu tout lieu de craindre. Mais les choses allaient vite évoluer. Lorsque Saigo fut élevé l'année suivante au rang suprême de Maréchal, il savait déjà que les Samouraï étaient définitivement condamnés en tant qu'élite militaire, et il se sentit plus que mal à l'aise dans la position officielle qu'il occupait à Tokyo. Yamanaga Aritomo était revenu d'un voyage en Europe avec l'idée bien arrêtée de la supériorité d'une armée nouvelle, basée sur la conscription, et son projet fut adopté par le gouvernement en janvier 1873. Désormais tous les hommes de 21 ans, indifféremment de leur origine sociale, seraient tenus d'effectuer un service militaire de 3 ans, puis de 6 ans dans la réserve.

LA RUPTURE

L'affront aux Samouraï, et à l'idée que ces derniers se faisaient depuis des siècles de la notion de « servir », était donc consommé ! On vit peu après le vieux Shimazu Saburo faire une entrée remarquée à Tokyo, entouré de ses hommes en équipement traditionnel de Samouraï, armés de pied en cap... Le message se voulait clair. Saigo Takamori ne pouvait pas ne pas l'avoir saisi. A l'approche de la cinquantaine, il était à un tournant de sa vie. Arrêté à une philosophie de la vie définitivement marquée par le néo-confucianisme de Wang Yang-ming, conquis par les écrits du Samouraï Oshio Heihachiro qui avait dû commettre Seppuku⁽³⁾ pour échapper à la traque lancée par la police, Saigo était persuadé que



la pureté d'une démarche vaudrait à un individu, même inconnu de son vivant, l'estime de la postérité. Il était habité par cette volonté d'engagement pour les autres, fut-ce au prix de son propre sacrifice, qui allait le précipiter vers une fin dramatique. Saigo était un vrai Samouraï, dans un environnement qu'il ne comprenait décidément plus et pour lequel il était devenu une bête curieuse...

Il vivait simplement, pratiquant le Zen, faisant fi de l'argent, s'entraînant à l'art du sabre (Ken-jutsu). Il faisait tache dans l'équipe gouvernementale, lui qui, le seul de tous, n'avait jamais quitté son pays, peu intéressé par les coutumes

étrangères. L'un des premiers héros de la Restauration impériale n'avait décidément plus rien en commun avec ses collègues de la première heure, désormais tous étroitement liés au capitalisme des groupes industriels (Zaibatsu). Saigo affichait d'ailleurs ouvertement son désaccord et sa différence, allant jusqu'à fréquenter le palais impérial vêtu du simple Kimono traditionnel et chaussé de sandales, lorsqu'il n'allait pas pieds nus au milieu de la nouvelle aristocratie vêtue à l'occidentale... Un tel homme était devenu intolérable, une ombre sur l'oligarchie Meiji! Au cœur du gouvernement, il représentait l'ancienne classe Samouraï, dont la disparition était décidée mais qui s'accrochait et luttait contre la nouvelle structure bureaucratique et capitaliste. La détérioration des relations du Japon avec la Corée provoqua la rupture définitive: la Corée refusant de recevoir les missions diplomatiques envoyées par le Japon, celui-ci choisit de ne pas répondre à ce qui était bien là une provocation coréenne. Ecoeuré du manque de réaction de son pays face à son ennemi de toujours, Saigo démissionna de tous ses postes, sauf celui de général de l'armée, et repartit pour Kagoshima avec ses partisans. Tout le monde pressentait maintenant une fin pénible dans ce conflit ouvert entre anciens et modernes, pour lesquels le problème coréen n'avait été qu'un prétexte attendu. Saigo Takamori s'était ostensiblement retiré de tout. Pendant des mois, il composa des poèmes, vécut au contact de la nature, faisant de longues promenades avec ses chiens. Mais il ouvrait aussi de nombreux Dojo, écoles privées où il enseignait aux jeunes de la province de Satsuma les arts du Bujutsu et l'éthique du Samouraï traditionnel (4). A remarquer que dans cet enseignement voisinaient la voie classique du Katana et... les techniques du tir moderne, avec fusils et carabines dont le Japon commençait à être doté, preuve que l'idée que Saigo avait de « l'esprit samouraï » n'était pas forcément rétro-



« Bushi wa Kuwanedo takayogi », (la gloire du Samouraï dans une honorable pauvreté) : l'ère Meiji marque le déclin de la caste des guerriers traditionnels, rendus inutiles.

grade! Il eut plusieurs milliers d'élèves. On envoya encore des émissaires de Tokyo pour essayer de le convaincre d'y revenir, mais la situation était bien bloquée.

LA RÉVOLTE DU SUD (SATSUMA-NO-RAN)

Malgré les résistances de toutes sortes face aux nouvelles taxes destinées à payer les réformes, le gouvernement poursuivait son programme de modernisation. Pourtant l'étincelle qui mettrait le feu aux poudres ne pouvait venir que des Samouraï, qui pensaient en avoir encore les moyens. Elle vint. La première rébellion ouverte éclata dès 1874, stupéfiant la cour impériale par son audace. Elle fut l'œuvre d'Eto Shimpei, ancien vice-premier ministre de l'éducation du nouveau gouvernement, qui en avait démissionné en même temps que Saigo. Le soulèvement qu'il provoqua dans la province de Saga, dans le nord de Kyushu, était une protestation ouverte contre le laxisme dont avait fait preuve le gouvernement dans l'affaire de Corée. A la tête de quelques 2 000 Samouraï, il tint un moment tête aux forces de police locales, mais Eto dut rapidement s'enfuir en bateau. Son ami Saigo tenta encore de le convaincre de mettre fin à une action sans avenir. Mais il était déjà trop tard : Eto fut capturé à Shimoda et condamné à la peine, infamante pour un Samouraï, de la décapitation. Et non seulement sa tête fut exposée au pilori, pour l'exemple, mais elle fut photographiée et figura sur des milliers d'affiches apposées à travers le pays... Deux ans après, le mouvement reprit, toujours sur Kyushu, cette fois à Kumamoto. Quelques 200 Samouraï y avaient formé la « Ligue du Vent Divin » et attaquèrent la garnison impériale du château de la ville. Ils partirent à l'assaut, à l'ancienne, avec lances et sabres, mais furent aussitôt balayés par les salves de fusils. Les derniers survivants s'ouvrirent le ventre. Dans le Choshu également, dans la ville de Hagi, une révolte similaire fit long feu et son chef, Maebara Issei, fut pris et exécuté. Le sud entier bougeait maintenant, exaspéré par l'édit de 1876 (Haïtorei) qui interdisait désormais le port du sabre, le signe d'autorité même de la classe des Samouraï. L'atmosphère à Kyushu était devenue explosive. Les Dojo de Saigo étaient devenus des centres de contestation ouverte, surveillés par les espions du gouvernement. Cependant Saigo n'avait toujours pas pris de position dans cette révolte samouraï qui ne se cachait plus. Ce fut le 30 janvier 1877 que le drame se précipita. Le gouvernement, de plus en plus inquiet devant la tournure des événements, avait tenté, de nuit, de faire main basse sur des dépôts d'armes et de munitions à Kagoshima. Mais, prévenus, les élèves de Saigo prirent les devants, attaquèrent les arsenaux impériaux, et se saisirent eux-mêmes des stocks! C'était la rébellion ouverte, impardonnable. Saigo, qui ignorait tout puisqu'il était alors à la chasse avec ses chiens, venait d'être placé par ses élèves à la tête de la grande révolte de Satsuma!

SAIGO LE REBELLE

« Shimatta! » (damnation), aurait-il simplement dit à son retour. Puis il écouta le rapport de ses Samouraï, encore très excités après leur audace. Il explosa dans une colère terrible et hurla comme on ne l'avait jamais entendu hurler, rapporta

son fils qui avait 17 ans lors de cet instant historique. Car l'irresponsabilité et l'irréversibilité d'un tel acte lui étaient apparues de suite. Mais c'était fait. Pour Tokyo, Saigo était devenu l'homme à abattre. Il fut déclaré « ennemi de la cour, sans place entre le ciel et la terre ». Mis au ban, Saigo n'avait pourtant pas le sentiment d'être entré en rébellion contre son empereur, plutôt persuadé de son loyalisme à son égard, tel celui qu'il avait manifesté en écrasant en 1868 les troupes du Shogun, son rival. Il ne s'en prenait qu'aux mauvais conseillers qui, à son avis, entouraient le jeune Mutsuhito. Mais l'autorité bafouée le comprenait autrement: le prince Arisugawa Taruhito et le général Yamagata Aritomo furent désignés pour remettre le clan Satsuma, et tout le sud, au pas. Ironie du destin: le premier avait combattu aux côtés de Saigo en 1868 et le second avait été son compagnon d'armes dans les forces impériales. Et ils allaient diriger contre Saigo les troupes que ce dernier avait lui-même formées du temps de son maréchalat... Une armée de 60 000 hommes, équipée à l'européenne, entraînée par des instructeurs européens, de l'artillerie lourde et onze bateaux de guerre, firent route vers Kagoshima. L'essentiel de cette armée impériale était composée de conscrits d'origine paysanne, et c'était là encore une moquerie du destin: ces jeunes combattants, issus d'un milieu social pour lequel le monde des Samouraï avait toujours été un monde de dieux invincibles et tout puissants, allaient trouver en face d'eux des adversaires dont ils avaient toujours entendu parler dans leur enfance comme étant des héros... Aujourd'hui, leur empereur lui-même leur demandait d'aller tuer un rêve... Dans leurs uniformes bleu-roi galonnés de rouge et leurs chaussures cloutées à l'européenne, beaucoup de soldats et d'officiers de la nouvelle armée allaient se trouver confrontés à un problème de conscience. Saigo Takamori ne pouvait aligner que 14 000 combattants, mais il les avait aussi équipés, en plus du Katana traditionnel, de fusils modernes Enfield et Snider, ainsi que de pistolets. Il leur avait appris à manœuvrer et, surtout, leur moral était élevé. Le 17 février il quitta Kagoshima sous une tempête de neige, avec pour objectif le château de Kumamoto défendu par le général Tani et 4 000 hommes. Le siège dura vingt jours, en vain: Saigo lança vague d'assaut sur vague d'assaut, ses Samouraï escaladèrent les murs sous le feu meurtrier des canons impériaux, on se battit au corps à corps, mais les munitions vinrent à manquer. Même les chevaux durent être abattus, car la nourriture vint à manquer également. Le 14 avril la garnison vit apparaître l'avant-garde des troupes impériales accourues du nord, qui la dégagea. Le siège avait été un désastre pour Saigo, et aussi une erreur stratégique colossale, qui condamnait la suite des opérations à ne plus être qu'une fuite de ses hommes à travers tout Kyushu. Les révoltés de Satsuma tentèrent alors de fuir, poursuivis par les impériaux, accrochés et décimés dans de furieux combats à Kobayashi, à Miyazaki, à Sadohara, à Nobeoka, à Kumada... Dans l'armée du Prince Arisugawa aussi les morts se comptaient par milliers. Le 1^{er} septembre Saigo n'avait plus que quelques centaines de guerriers avec lesquels il retourna à Kagoshima. Ses meilleurs éléments avaient déjà disparu, victimes d'un héroïsme désespéré et dépassé. Il fut alors cerné dans la ville



*Le siège
de
Kumamoto
avait
été un
désastre
pour
Saigo*



par les 30 000 soldats restant de l'armée impériale. Le piège se refermait. La fin était proche. Saigo battit en retraite avec une poignée de braves jusqu'à une caverne de Shiroyama, dans la partie montagneuse au nord de la ville. Le coup de grâce, prochain, ne faisait aucun doute. Les survivants passèrent leurs derniers jours dans une douce sérénité, le regard perdu sur la baie de Kagoshima et l'île volcanique de Sakurajima, jouant du Go, faisant des poèmes. Était venu le temps de mourir, et le temps avait une autre saveur... Le 23 septembre arriva un porteur avec une lettre du général Yamagata qui offrait à Saigo une dernière chance: qu'il accepte de se rendre, au nom de leur amitié. Saigo lut, plia le document et ne répondit pas. Il passa la dernière nuit à composer ses derniers vers, qui ont été conservés: « *Si j'étais une goutte de rosée, je pourrais me réfugier sur le bord d'un feuillage. Mais je ne suis qu'un homme, et je n'ai nulle place dans ce monde entier. Quelle joie de mourir comme les feuilles colorées qui tombent à Tatsuta, avant qu'elles ne soient abîmées par les pluies d'automne!* ». Puis on échangea les dernières coupes de Saké, et on se dit adieu. L'attaque finale eut lieu le 24 septembre à quatre heures du matin. Sous une pluie de projectiles, Saigo et ses derniers Samouraï chargèrent, défiant une dernière fois la mort. Le géant de Kagoshima s'abattit soudain, touché d'une balle à l'aîne. Il ne pouvait plus marcher. Alors le fidèle Beppu Shinsuke le chargea sur ses épaules et se replia, cherchant refuge dans une vieille demeure de campagne. Là, Saigo réussit à se mettre en Zazen, salua en direction du palais impérial de Tokyo, puis s'ouvrit le ventre avant que Beppu ne lui tranche la tête, selon la coutume. Celui-ci rejoignit alors ses derniers compagnons et ils se jetèrent tous au-devant des salves ennemies. A neuf heures du matin tout était consommé.



« SAIGO LE GRAND » (DAI SAIGO SENSEI)

Le général Yamagata donna l'ordre de rechercher le corps de Saigo et de le traiter avec le plus grand respect. On détacha sa tête, que Beppu avait pris soin d'enterrer afin qu'elle ne tombe pas entre les mains de l'ennemi, et on la lava avec le plus grand soin. Alors Yamagata l'éleva dans ses mains et la présenta à ses officiers, le visage décomposé par l'émotion. On dit que tous les hommes qui s'étaient trouvés à l'endroit d'où avait pu être tirée la balle fatale se mirent à pleurer. Plus de 2000 Samouraï furent enterrés avec leur chef et avec les honneurs à Nanshu Bochi, la grande nécropole de Kagoshima. Force restait à la Loi... Mais Saigo Takamori entra tout de suite au panthéon des héros. Symbole de la résistance à l'injustice, héros incompris, il devint l'idole de la période. Dès 1878 sa vie fut relatée dans une pièce à Tokyo, dont le succès fut si rapide que le producteur put remettre son théâtre à neuf... Après quelques années seulement, son nom fut réhabilité par le gouvernement, en tant qu'exemple même de dévouement et de loyauté... Retournement de l'Histoire... En 1899 fut érigée à Ueno, à Tokyo, la statue de bronze de Saigo, payée par des milliers de donateurs, et en 1902 le gouvernement Meiji lui conféra même le titre posthume de Marquis. En ce début de siècle, le culte de Saigo battait son plein. Il fut « Saigo le Grand », et même l'évidence de sa défaite finale ne le diminua aux yeux de personne. Au contraire sans doute. Il y eut même cette « Ballade de Shiroyama », qui inspira nombre de loyalistes japonais entre les deux guerres mondiales. La rébellion de Satsuma avait fait 35 000 morts. Elle sonna le glas des guerriers d'antan. Elle fut aussi le premier fait d'armes de la nouvelle armée impériale et elle avait mis en évidence, contre toute attente, les qualités combattives des nouveaux conscrits. Quant à Saigo Takamori, l'inévitable légende qu'il a laissée promet que lui aussi reviendra un jour pour se mettre à la tête d'autres opprimés, puisqu'à Shirayama il a bel et bien réussi à échapper à la mort... Mais comment faire pour le reconnaître ce jour là, puisque cet étrange Samouraï avait toujours refusé, alors qu'il était encore proche de l'empereur Meiji, et malgré la demande de ce dernier, de se laisser photographier, à une époque où l'engouement pour la photographie submergeait déjà le nouveau Japon... ? Les vrais héros n'ont pas de visage... et personne n'arrête le temps... ! Laissons à Kotoku Shusui, un auteur de la fin du XIX^e siècle, le jugement final devant ce destin de héros solitaire qui finit traqué comme une bête fauve: Saigo fut, dit-il, « *une chandelle qui éclaire les autres en se consumant elle-même* »...

STAGE

En 2004... rejoignez Roland Habersetzer dans son travail pionnier pour une Tradition vivante... Il organise son 40^e Stage de printemps, un rendez-vous annuel et traditionnel depuis 1964, à Strasbourg les samedi 29 et dimanche 30 mai prochains (Week-end de la Pentecôte). Ce stage de Karaté et Kobudo, largement ouvert sur son concept de « Tengu-no-michi », n'est pas réservé aux membres du « Centre de Recherche Budo », mais un niveau de deux ans de pratique minimum en Karaté classique est recommandé. Renseignements et inscriptions, dans la limite des places disponibles, auprès du CRB-Institut Tengu, 7b Chemin du Looch, 67 530 Saint-Nabor (Site: www.karate-crb.com).

(1) Depuis des siècles, le pouvoir était bicéphale au Japon, entre Empereur et son Shogun, sorte de Premier Ministre, mais c'est ce dernier qui gouvernait en réalité: pour toutes ces références culturelles indispensables, on se reportera à « L'Encyclopédie des Arts Martiaux de l'Extrême-Orient » de Gabrielle et Roland Habersetzer, Editions Amphora.

(2) La réanimation eut lieu dans une hutte du rivage. L'endroit a été préservé près d'une autoroute et d'une voie ferrée actuelles, et reste un lieu de pèlerinage.

(3) Cérémonie de « l'ouverture du ventre », plus connue sous le nom de Harakiri.

(4) Les Samouraï de Satsuma étaient réputés pour leur Jigen-ryu Kenjutsu, une technique redoutable en combat. On pense d'ailleurs qu'elle influença, à travers Matsumura Sokon puis Azato Anko, l'Okinawate puis le Karaté du vieux Shotokan...